

FRANO VRANČIĆ  
Université de Zadar  
Département d'études françaises et francophones  
fvrancic@unizd.hr

## Les écrivains catholiques français et la guerre d'Espagne

### French Catholic Writers and the Spanish War

#### Abstract

This paper aims to analyze the positions taken by metropolitan writers of Christian inspiration in the face of the Iberian civil war. Unlike left-wing intellectuals and men of letters, these progressive authors never stopped castigating their own camp, except Claudel who always harbored bitterness towards his colleagues. This does not mean that the mavericks of French Catholic literature had their "Damascus Road experience" or condoned the burning of convents and the indiscriminate killings of innocent believers and monks, but that they refused to allow the royalist and Christian-democrat mysticism be devoured by political politics and that mass crimes be carried out in the name of Christ. However, the originality of their respective commitments is still relevant today, especially in Spain or in formerly socialist-communist countries where the wars of memory are exploited for political ends.

**Keywords:** totalitarianism, Spanish Civil War, Catholic literature, commitment, left, right

**Mots-clés :** totalitarisme, guerre civile espagnole, littérature catholique, engagement, gauche, droite

#### Introduction

Même si on croit avoir tout dit ou tout écrit sur la guerre ibérique, il existe toujours un sujet qui n'est pas suffisamment mis en avant par ses plus fins connaisseurs, à savoir la défection des auteurs progressistes du camp victorieux et l'importance qu'elle revêt pour une meilleure compréhension de l'histoire intellectuelle et littéraire du conflit. Le fait que les grandes voix catholiques s'élèvent contre les tueries de civils par les belligérants et le ralliement du clergé hispanique aux franquistes n'est aucunement nouveau en soi, mais le grand public reste ignorant des campagnes de diffamation qu'ils subissent dans la presse droitisante et

de leur actualité pour la pacification des mémoires outre-pyrénéennes ou autres. Dès lors notre propos sera scindé en trois parties où nous tâcherons de mieux cerner les attitudes antibolchéviques de Claudel et d'explicitier toute la pertinence de la révolte de ses frères de lutte qui refusent de sacrifier la mystique chrétienne sur l'autel des intérêts des Églises communiste et fasciste. Mais avant de rentrer dans le vif du sujet, il importe d'expliquer le contexte historique d'une guerre qui « aura marqué le débat public hexagonal d'une empreinte qui devait se révéler indélébile » (Charpentier 2019 : 23). En effet, tous les historiens s'accordent à dire que la guerre d'Espagne a été l'un des plus sanglants conflits armés fratricides dans l'histoire de l'humanité qui, par son retentissement et ses nombreuses répercussions à l'échelle internationale, préfigurait immanquablement la seconde conflagration mondiale et les violences génocidaires des idéologies mortifères du XX<sup>e</sup> siècle. Grâce à la médiatisation inouïe du conflit et à l'arrivée en masse de journalistes des quotidiens et des hebdomadaires de renom (Koestler, Neruda, Orwell, Hemingway, Ehrenbourg, Koltsov, Nizan, Viollis, Héricourt, Tharaud) dans *la piel de toro*, cette lutte à mort entre les nationaux et les républicains (juillet 1936 – avril 1939) provoque l'intérêt et déchaîne ainsi de vives passions auprès du grand public français. Cela est surtout valable pour les écrivains et intellectuels métropolitains qui, non sans un certain parti pris inhérent aux clivages politiques de l'entre-deux-guerres, ne vont pas tarder à s'engager par la plume ou par l'action (armes à la main) « du bon côté de l'histoire ». Si la droite conservatrice et monarchiste dénonce avec virulence la menace communiste et appelle à l'union contre le « virus moscovite », les gauches françaises voient dans la première guerre civile moderne un affrontement entre les pays fascistes ou fascisants (Italie ; Portugal) soutenus par le Troisième Reich et le monde libre des démocraties libérales. Toutefois, l'intelligentsia de gauche (Aragon, Bloch, Malraux, Romain, Gide, Nizan) n'est pas en reste puisqu'elle organise des congrès pour la défense de la culture (Barcelone, Valence) et fait paraître quotidiennement ses articles de soutien à la cause républicaine dans ses publications, en particulier dans le magazine du PCF *Regards* où les diatribes contre les putchistes et les « Moros » se mêlent avec les panégyriques du courage des milices ouvrières et des volontaires engagés des Brigades Internationales aux moments les plus durs du siège de Madrid. C'est grâce à eux que les images des combats autour de la Cité universitaire, de la résistance populaire aux quatre colonnes de Mola<sup>1</sup>, de la destruction de Guernica, du massacre nationaliste de Badajoz et de la *Désbanda* (l'autoroute de la mort Malaga-Almería), des discours enflammés (*No pasarán !*) de la Pasionaria (Dolores Ibárruri) et plus tard de Largo Caballero feront le tour du monde. Après tout, le titre du roman malrucien *L'Espoir* (1937) n'exprime-t-il pas la volonté du futur ministre gaulliste « d'infléchir l'histoire en mouvement » (Mesnard 1999 : 26), sans parler de son escadrille d'aviation qui a permis aux Madrilènes de tenir en automne 1936 face à la puissance de feu des troupes coloniales et des bombardiers de la Luftwaffe ?

---

1 Sympathisant des francs-maçons et l'un des quatre meneurs du *pronunciamiento*, Emilio Mola (1887–1937) s'attendait vainement à ce que « la cinquième colonne » habitant la capitale l'aide à la conquérir par surprise. Il meurt dans un accident d'avion en été 1937. Survenue onze mois avant le vol fatal de José Sanjurjo, cette mort suscitera les rumeurs infondées d'un complot monté par Franco pour se débarrasser de ses principaux rivaux.

## 1. La droite intellectuelle au service de Franco : Caudel contre la violence religieuse des républicains

121

Il en est de même des intellectuels de droite qui, révoltés par les exactions commises contre le clergé dans les premiers mois du conflit en zone rouge (6932 prêtres et religieuses tués au total pendant la guerre), cherchent à combattre les positions va-t-en guerre des thuriféraires de l'Espagne républicaine pour sauver, comme ils se plaisent à le marteler, la civilisation judéo-chrétienne et pour éviter l'embrasement général du Vieux Continent. Dès lors, en réponse aux intellectuels de gauche qui essaient d'aider l'Espagne républicaine par tous les moyens possibles, les intellectuels de droite s'organisent et publient début octobre 1938 dans les colonnes de l'*Occident* leur *Manifeste aux intellectuels espagnols* qui est signé par des noms illustres comme Paul Claudel, Francis Jammes, Camille Mauclair, Max Jacob, Henry Bordeaux, Abel Bonnard, Pierre Drieu La Rochelle, Igor Stravinsky ou bien Léon Daudet. S'ils passent sous silence les représailles du *Tercio*, ils ne pèsent pas pour autant leurs mots pour dénoncer le martyre de l'Église d'Espagne, le désordre triomphant outre-Pyrénées et l'inhumanité des autorités républicaines soviétisées (tueries de Paracuellos estimées à 2500 morts). Dans la même veine, des comités s'organisent pour sensibiliser les Français de la nocivité des politiques anticléricales du *Frente popular* et des dangers de mort qui pèsent quotidiennement sur tous ceux et celles qui ne partagent pas ses idées progressistes et ne voient pas d'un bon œil les chasses aux curés perpétrées par des éléments les plus extrêmes du camp loyaliste. Mais l'exemple le plus parlant du soutien sans faille aux militaires insurgés en est indubitablement la parution d'une ode poético-politique, *Aux martyrs espagnols*, du grand converti et diplomate français Paul Claudel. Profondément marqué par les horreurs de la Terreur rouge et l'humanisme à sens unique des milices catalanes, il voit dans l'Espagne républicaine l'ennemi mortel du christianisme et dénonce avec véhémence les persécutions anticatholiques et les crimes *in odium fidei* qui avaient précédé le soulèvement des généraux au Maroc espagnol du vendredi 17 juillet 1936. Les églises saccagées ou brûlées en zone loyaliste, les membres du clergé fusillés, le système de délation des suspects et les conditions inhumaines de détention dans les prisons républicaines modelées sur la Loubianka, les innombrables viols des religieuses ainsi que l'exhumation et l'exposition des cadavres des nonnes à Barcelone lui inspirent un tel dégoût qu'il ne pèse plus ses mots et laisse éclater sa colère et son amertume contre les loyalistes :

Il faut faire de la place pour Marx et pour toutes ces bibles de l'imbécillité et de la haine !

Tue, camarade, détruis et soûle-toi, fais l'amour ! car c'est ça, la solidarité humaine !

Tous ces curés, vivants ou morts, qui nous regardent, ne dites pas qu'ils ne nous ont pas provoqués !

Ces gens qui nous faisaient du bien pour rien, à la fin c'est une chose qu'on ne pouvait pas tolérer !

Et ceux qui sont déjà morts, eh bien, on ira les chercher jusque dans la terre !

Tous ces squelettes, c'est joliment drôle comme ils rient ! Un malin a ôté sa cigarette de sa bouche et l'a mise entre les dents de ce cadavre qui fut sa mère.

Brûlons tout ce qui est capable de brûler, les morts et les vivants en un seul tas.

Apportez le pétrole ! Brûlez Dieu ! Ce sera un fameux débarras ! (Charpentier 2019 : 445–446)

Selon lui, la sédition militaire est tout à fait légitime, eu égard au martyrologue des catholiques ibériques, l'anarchie violente qui mine l'avenir de la Péninsule et la peur d'une prolétarisation imminente de l'Espagne annoncée déjà par Lénine à Petrograd lors du deuxième Congrès du Komintern (1920). Il n'a pas de ce fait de mots assez laudatifs pour glorifier la persévérance dans la pratique religieuse de ses corréligionnaires d'outre-Pyrénées, ces dignes successeurs des Cristeros mexicains, et d'étriller féroce les persécuteurs de tous ceux et celles qui n'acceptent pas une nouvelle descente des croyants dans les catacombes au nom du paradis communiste à venir. Enfin, et non des moindres, même si ses dénonciations des pogroms anti-chrétiens et de la nature criminogène du bolchévisme lui valent les applaudissements de la Phalange et du Mgr Gomá y Tomás et si ses grands hommes des années 1930 n'étaient « sûrement pas La Rocque, ni aucun chef fasciste, ni Franco en dépit du poème "Aux martyrs espagnols" (qui ne cite pas une fois le nom de Franco) » (Pierre Perez 2023 : 5) notons cependant que dans son étude récente *Les intellectuels français et la guerre d'Espagne Une guerre civile par procuration (1936–1939)* Pierre-Frédéric Charpentier signale avec beaucoup de justesse que cette pièce « demeure encore aujourd'hui l'un des écrits engagés les plus énigmatiques et les plus connus qui aient été rédigés par un écrivain français en faveur de la cause franquiste, par la légitimation du fondement religieux, à base de "croisade", de cette dernière. Au-delà, c'est l'un des plus importants textes poétiques jamais consacrés à la guerre d'Espagne » (Charpentier 2019 : 448).

## **2. Les déchirements à droite : le refus de Bernanos de choisir entre la « Terreur rouge » et la « Terreur blanche »**

Catholique, royaliste convaincu et homme de droite, Georges Bernanos s'enthousiasme lui aussi pour la « croisade franquiste » dans les mois qui suivent le début du soulèvement des généraux putschistes. Réfugié en Espagne (Sollér, Palma) pour des raisons économiques et des problèmes de santé (crises d'angoisses aiguës), c'est justement lors de son séjour majorquin qu'il rédige dans des cafés palmesans ses chefs-d'œuvre littéraires (*Le journal d'un curé de campagne*, *La Nouvelle Histoire de Mouchette*) et commence la rédaction d'autres (*Un mauvais rêve*, *Monsieur Ouine*, *Vie de Jésus*). Néanmoins, après son engouement initial pour l'Espagne nationaliste et les apologies écrites en faveur des dirigeants des partis de droite (Gil Robles, Ramiro de Maeztu, José Antonio Primo de Rivera, José Calvo Sotelo), ce qui est surtout dû à son anticommunisme viscéral d'ancien Camelot du Roi et à l'influence qu'exercent sur lui les sensibilités sociales et monarchisantes des phalangistes locales, les positions prises par Bernanos changent progressivement, notamment suite au débarquement meurtrier des républicains catalans sous le commandement du capitaine Bajo et aux exactions commises contre les 2000 civils par les franquistes insulaires en automne 1936. Témoin oculaire des massacres et des sévices perpétrés sur les innocents, dont la seule faute était de regarder avec bienveillance l'arrivée des avions et des soldats loyalistes ou de ne pas applaudir les convois des militaires insurgés, le « Dostoïevski français » se met alors à écrire son célèbre roman non-romanesque *Les Grands Cimetières sous la lune* (1938) qui sonnera le glas de la rupture bernanosienne avec l'extrême droite. Déçu par la dissolution de la veille garde

phalangiste au profit des fascistes italiens et par la conduite scandaleuse du clergé local, en particulier du silence assourdissant de son évêque José Miralles y Sbert qui envoie ses prêtres pour bénir les miliciens et donner l'absolution aux fusillés aux petites heures de la nuit, Bernanos franchit le Rubicon et fulmine de colère contre les méfaits de cette révolution de droite qu'il appelait de tous ses vœux quelques jours seulement avant la proclamation du *Movimiento*. Il n'en demeure pas moins que Bernanos ne cherche jamais à dédouaner les gouvernements de leur responsabilités et des atrocités commises contre les catholiques et les pasteurs de l'Église d'Espagne. Mais s'il croit pouvoir soutenir que les républicains sont dans leur rôle quand ils procèdent à l'épuration de tous les éléments non-communisants de la Péninsule, c'est qu'en disciple fidèle du Père Clérissac (« il faut savoir souffrir pour et par l'Église ») il ne peut pas accepter que les représailles se fassent au nom du Christ et avec l'approbation de ceux qui ne devraient pas prendre parti dans cet abominable carnage. C'est pourquoi il n'a pas de mots assez forts pour dénoncer la lâcheté et la trahison des responsables ecclésiastiques d'autant plus que son amour inconditionnel pour l'Église de Rome demeure intact :

Dès lors, pourquoi la mettre en cause, dira-t-on ? Mais, parce qu'elle est toujours en cause. C'est d'elle que je tiens tout, rien ne peut m'atteindre que par elle. Le scandale qui me vient d'elle m'a blessé au vif de l'âme, à la racine même de l'espérance. Ou plutôt, il n'est d'autre scandale que celui qu'elle donne au monde. (Bernanos 1995 : 105)

Il n'est nullement surprenant que Bernanos ne tarisse pas d'invectives contre les intellectuels catholiques et écrivains de Dieu, tels Paul Claudel ou François Mauriac, qui n'ont pas toujours haussé leur voix contre les liaisons dangereuses entre les autorités religieuses hispaniques et les séditeux qui commettent les mêmes horreurs que leurs ennemis jurés inféodés au culte de la personnalité stalinienne. Selon les dires bernanosiens, la Terreur blanche et la Terreur rouge se ressemblent comme deux gouttes d'eau et c'est ce qui lui permet d'émettre des doutes sur la bienveillance et l'humanité de ses frères de plume dont il exige l'impartialité et l'honnêteté intellectuelle inhérentes à chaque penseur catholique digne de ce nom :

Quoi ! Vous jugez l'humanité bourgeoise des romans de M. François Mauriac et vous doutez que l'odeur du sang puisse monter un jour à la tête de ses gens-là ? [...] Oh ! Bien sûr, M. Paul Claudel, par exemple, jugera que ces vérités ne sont pas bonnes à dire, qu'elles risquent de faire du tort aux honnêtes gens. [...] Ma franchise les compromet ? Soit. Elle ne les compromettra jamais autant qu'elles se sont compromises elles-mêmes en se déclarant aveuglément solidaires d'une répression suspecte, dont le moins qu'on puisse dire est que nous ignorons encore qui en sera le bénéficiaire, de l'Espagne ou de l'étranger. (Bernanos 1995 : 95-97)

### 3. Mauriac, Mounier, Maritain ou le refus de la guerre sainte

Or, il serait erroné de croire que tous les intellectuels de droite n'ont pas changé de position à l'égard de l'Espagne nationale. Contrairement aux intellectuels et littérateurs de gauche, un certain nombre d'intellectuels et d'hommes de lettres métropolitains se mettent à douter de la justesse de leurs attitudes et de leurs interventions publiques profranquistes sur la guerre qui fait rage outre-Pyrénées. L'un des exemples les plus révélateurs est incontestablement celui de François Mauriac, écrivain prolifique et futur lauréat du prix Nobel de littérature qui était stupéfait par l'ampleur des exactions contre les

croyants hispaniques au début de la guerre et qui avait en conséquence averti le président Blum de toute la nocivité de sa politique d'armement illicite du camp républicain espagnol. Ces propos ne passent pas inaperçus des médias de gauche et lui valent le nom de « Torquemada », d'après le grand inquisiteur de l'Inquisition espagnole Tomas de Torquemada (1420–1493) responsable des violentes persécutions des Juifs ibériques. Cela explique bien ses remarques du *Figaro* du 2 août 1936 où il somme ses confrères journalistes de dominer leurs passions et de demeurer dans la vérité car « un paysan de la Navarre vaut devant Dieu un ouvrier de Barcelone ». Et de les avertir solennellement : « Il est aussi grand de mourir pour le Christ ou pour le Roi que de mourir pour Staline. Tels de vos collaborateurs suent la haine du catholicisme. Souffrez que d'autres ressentent pour Moscou une horreur égale ». Cependant, Mauriac connaît le même retournement que Bernanos après la prise de Badajoz par les troupes du colonel Yagüe et les tueries d'environ deux mille prisonniers de guerre républicains la veille du jour de l'Assomption 1936. Face à la férocité des hommes du « Boucher de Badajoz », Mauriac s'emporte contre tous ceux qui procèdent aux exterminations des vaincus au nom du Christ dans une tribune, significativement titrée « Victoire souillée », du *Figaro* du 18 août 1936 en soulignant sa grande pensée qu'« il n'y a de haine véritable que les haines de famille » et que « les massacres et les sacrilèges de Barcelone dictaient aux vainqueurs de Badajoz leur conduite. [...] Ils n'auraient pas dû, en ce jour de fête, verser une goutte de sang de plus que ce qu'exigeait l'atroce loi de la guerre ». Mais même si Mauriac refuse catégoriquement le machiavelisme et l'hypocrisie des nationaux, cela ne veut pas dire qu'il bascule du côté républicain sans transition. Pour s'en convaincre, il suffit de lire son article du *Figaro*, paru début 1937, où il renvoie dos à dos les doxas totalitaires, ou ses hommages vibrants aux frères Tharaud pour la publication de leur essai *Cruelle Espagne* chez le très antimarxiste hebdomadaire parisien *Grégoire* fin février 1937. Or, la goutte qui fait déborder le vase ne se fait pas attendre longtemps, car la fine fleur de l'aviation allemande (Condor) rase complètement la ville basque de Guernica le 26 avril de la même année. La persécution du peuple basque, dont il se sent très proche de par ses origines bordelaises et sa pratique religieuse, l'incite enfin à prendre parti et à changer de camp vu que le seul reproche que les nationaux puissent leur faire c'est de ne pas se rallier au soulèvement en tant que catholiques. « Aux catholiques franquistes qui ont vu dans l'action de Franco une croisade pour venger les prêtres et les religieuses massacrés par les républicains, Mauriac répond qu'un chrétien ne se venge pas, ne serait-ce que parce qu'il ne veut pas ressembler à ses adversaires » (Fizazi 2021 : 933). D'où son initiative de sensibiliser le souverain pontife Pie XI à la question basque par l'intermédiaire du *Comité pour la paix civile et religieuse en Espagne*, bien que le pape ne réponde pas officiellement à son télégramme mais travaille « en sous-main, afin de susciter la clémence de Franco, aussi bien dans ses actions militaires, que dans sa politique à l'égard des prisonniers – en vain, dans les deux cas » (Charpentier 2019 : 358–359).

Toutefois, Mauriac n'est pas le seul intellectuel droitisant ayant basculé dans la condamnation du franquisme au cours du conflit. D'autres catholiques vont suivre, voire précéder son exemple, tels les intellectuels rassemblés autour de Jacques Maritain et de la revue *Sept* ou le directeur de la revue *Esprit* Emmanuel Mounier. Comme tous les croyants hexagonaux, les chrétiens progressistes se voient obligés de prendre parti à partir du moment où la masse des catholiques fait sienne la propagande franquiste donnant au *pronunciamiento* un caractère sacré. Dès lors, ils cherchent à comprendre les tristes réalités espagnoles et pour ce faire ils convient leurs homologues hispaniques à collaborer à la revue afin que les lecteurs métropolitains puissent se faire une idée nette sur les responsabilités des deux camps opposés ainsi que le faux dilemme du choix entre les deux totalitarismes. Certes, dans son article le professeur de

droit à l'Université d'Oviedo Alfredo Mendizábal ne voit pas de différence entre les deux fléaux totalitaires qui s'abattent sur la Péninsule, mais ce n'est nullement le cas des articles publiés par José Bergamin, écrivain aux relents marxisants et ami de Bernanos, et José Marià Semprún y Gurrea, correspondant d'*Esprit* et ambassadeur de la République espagnole aux Pays-Bas (La Haye), qui changent la donne et ont un impact majeur sur le groupe *Esprit* et le changement de cap de la politique éditoriale de la revue. Convaincu fermement du bien-fondé de leurs analyses respectives, Mounier sort de sa réserve habituelle et choisit enfin son camp, celui des loyalistes, même s'il aura toujours des mots assez durs pour critiquer l'épuration du clergé et le martyre des catholiques ibériques. Et s'il critique sévèrement les pillards maures, « le plus arriéré de tous les clergés » (Mounier 1936 : 2) et les meneurs du putsch, surtout le général Quiépo de Llano qui, sur les ondes de Radio-Séville, avait promis d'abattre dix communistes pour un nationaliste tué, Charpentier nous prévient à juste titre que le soutien de Mounier aux républicains n'est pas inconditionnel. Témoin son article « Contre tous les fascismes » de l'*Esprit* du 1 juillet 1937 où il prend fait et cause pour les trotskystes catalans face à la justice expéditive de la jeune République espagnole parce que « la menace d'un quelconque Staline, si elle était par impossible suspendue sur l'Espagne, nous verrait dressés contre elle comme nous le sommes contre Franco, pour les mêmes raisons, avec la même violence » (Mounier 1937 : 650).

Quoi qu'il en soit, Mounier et ses fidèles collaborateurs d'*Esprit* seront suivis par d'autres voix catholiques dans leur contestation de la justesse de la cause franquiste. La meilleure preuve en sont les critiques mordantes de la figure majeure du néo-thomisme français Jacques Maritain qui n'a de cesse de critiquer avec virulence les justifications de la supposée sainteté de la croisade franquiste. En effet, les tueries des innocents au nom de la foi lui sont insupportables autant que les positions papales sur la nocivité égale des totalitarismes et la responsabilité partagée des crimes de guerre en péninsule ibérique (encycliques *Mit brennender* et *Divini Redemptoris*). De plus, les mises sur un même pied des gouvernementaux et des séditeux le scandalisent profondément, car « [...] c'est un sacrilège horrible de massacrer des prêtres – fussent-ils « fascistes », ce sont des ministres du Christ – en haine de la religion ; [...] et c'est un sacrilège de fusiller, comme à Badajoz, des centaines d'hommes en fêtant le jour de l'Assomption, ou d'anéantir sous des bombes d'avions, comme à Durango – car la guerre sainte hait plus ardemment que l'infidèle les croyants qui ne la servent pas – des églises et le peuple qui les emplissait, et les prêtres qui célébraient les mystères ; ou, comme à Guernika, une ville entière avec ses églises et ses tabernacles, en fauchant à mitrailleuse les pauvres gens qui fuyaient » (Maritain 1937 : 30–31). Et si Maritain est voué régulièrement aux gémonies par la droite profranquiste, c'est qu'ils ne peuvent pas comprendre comment un des plus grands philosophes catholiques puisse se solidariser avec ceux qui exterminent les religieux et déterrent les carmélites violées pour mieux les exposer devant une foule des hâisseurs du chistianisme. Pointé du doigt comme « idiot utile » de la propagande soviétique et défenseur des surréalistes qui justifient l'injustifiable au nom des péchés de l'Inquisition (tract *Au feu !*), Claudel monte en première ligne pour critiquer ses attitudes pro-républicaines et rappeler aux catholiques leur devoir de solidarité avec l'Espagne éternelle suffoquant sous le joug de la franc-maçonnerie rouge. Les diatribes claudéliennes sont particulièrement difficiles à supporter pour Maritain d'autant plus qu'en oubliant de faire la distinction entre le temporel et le spirituel Claudel tombe dans le même piège que Maritain ou Bernanos au moment de la condamnation pontificale de *L'Action française* et que Claudel lui faisait ces mêmes reproches en 1927. Au reste, Maritain n'exprime-t-il pas toute sa déception et sa désapprobation face à ces observations vexantes dans sa correspondance avec leur ami commun – l'abbé Henry Bars ?

Mais Maritain décide de ne pas rétorquer à cette levée des boucliers, car il croit fermement que son argumentaire présente des preuves irréfutables contre la barbarie de « la guerre sainte » et révèle la vraie nature du catholicisme sans Jésus-Christ prôné par Franco. D'où l'hommage appuyé de son plus que frère et confident Mauriac dans *Le Figaro* du 30 juin 1938 dans lequel le futur porte-parole des peuples colonisés tient à remercier publiquement les Maritain pour lui avoir appris ce que c'est que la miséricorde chrétienne et, surtout, d'avoir « rendu à l'Église catholique un service dont la fureur qu'il suscite nous aide à mesurer la portée » (Quantin et Bressolette 2018 : 157). Néanmoins, les attaques *ad hominem* et les basses insultes pleuvent de tous les côtés, ce qui fait que Mauriac et Maritain – davantage que Mounier – deviennent des boucs émissaires des partisans inconditionnels des nationaux des deux côtés des Pyrénées. Accusés de pactiser avec le détestable premier secrétaire du PCF Maurice Thorez et les pires anarchistes assoiffés de sang chrétien, les trois ténors du catholicisme progressiste français seront régulièrement entraînés dans la boue dans la presse conservatrice et réactionnaire, notamment par les tristement célèbres écrivains et apôtres du franquisme Héricourt, Drieu La Rochelle et Brasillach.

#### 4. Conclusion

Il n'empêche que Charpentier nous avertit qu'en plus de leur dénonciation de la vision manichéenne de la guerre civile hispanique, le grand mérite « des chrétiens progressistes aura moins été de rallier le camp prorépublicain que de se désolidariser du camp profranquiste et, par ailleurs, de justifier cet éloignement au nom de la religion catholique. L'une des dimensions aujourd'hui les plus volontiers oubliées de leur engagement réside à ce titre dans l'idée d'incarner une possible troisième voie entre prorépublicains et profranquistes, dont le neutralisme chrétien serait le fondement, la recherche de la paix l'objectif et l'aide humanitaire le moyen » (Charpentier 2019 : 368). Force est pourtant de rappeler qu'en dépit des nombreux anathèmes lancés à leur égard par les plumes conservatrices et du silence retentissant des littérateurs prorépublicains sur les crimes de masse en haine de la foi outre-Pyrénées, leur honnêteté intellectuelle consistant à dénoncer les aberrations des meneurs de leur propre bord idéologique ainsi que la justesse de leur révolte contre les totalitarismes de droite et de gauche demeurent inégalées, sauf peut-être par celles de la « pucelle rouge » et de la future mystique Simone Weil (1909–1943) dont les refus de faire partie d'un peloton d'exécution en vue d'abattre un prêtre innocent sur le front d'Aragon suscitent toujours notre admiration unanime. Alors que leurs prédispositions idéologico-sociologiques et leur proximité de jeunesse avec le maurrassisme les inclinaient naturellement vers le camp des nationaux, le monarchiste Bernanos et les progressistes Mauriac, Mounier et Maritain refusent d'être embrigadés dans la croisade franquiste et deviennent les cibles de prédilection des papes du réactionnisme français. Tout en critiquant sévèrement les justifications du recours « à la guerre sainte » avancées par leurs maîtres à penser d'hier et les approbations de celle-ci au nom du moindre mal par leurs homologues Claudel, Jammes ou Massis, Bernanos et les trois ténors du progressisme catholique<sup>2</sup> démontrent à merveille que

2 Cela ne signifie pas qu'il n'existe pas une vraie unité d'esprit et une communauté de pensée entre ces écrivains catholiques, parce que malgré leurs dissentiments et divergences sur l'Espagne, « l'Évangile est une nouvelle à annoncer et non une idéologie à faire triompher. L'Église n'est pas un parti politique dont chacun doit suivre la ligne électorale ou claquer la porte, mais une famille dont les réunions dégénèrent une fois sur deux, sans que les frères ne cessent pour autant d'avoir le même Père » (Quantin et Bressolette 2018 : 14). D'ailleurs, les flèches acérées décochées contre Mauriac ou Maritain par leurs



la grandeur d'un écrivain ne se mesure pas au nombre de ses lecteurs ou au nombre de prix littéraires remportés, mais surtout aux prises de position aux heures les plus sombres de l'humanité. Et si les luttes fratricides entre staliniens et révolutionnaires à travers les rues étroites de Barcelone et les procès des dirigeants du POUM annoncent déjà la défaite intellectuelle et militaire des gouvernementaux et de leurs partisans, il n'en est rien cependant de la droite française dont le soutien sans faille à la figure de Franco demeure inébranlable jusqu'à la fin des hostilités. De là, les attaques incessantes dont ils furent l'objet, mais leur propre incapacité à incarner une possible troisième voie dans le conflit, alors même qu'ils en avaient le projet, montre bien les limites de leur action et, plus encore, de leur influence sur l'opinion publique. En ce sens, le coup d'éclat de leur appel dénonçant, au nom du respect des valeurs religieuses et humaines, le bombardement de Guernica devait rester sans véritable lendemain. Au début de 1939, le triomphe de Franco coïncida donc pleinement avec celui du bord intellectuel qui l'avait soutenu en France » (Charpentier 2019 : 599–600).

### Bibliographie

- Bernanos, Georges (1995) *Les grands cimetières sous la lune*. Paris : Plon.
- Charpentier, Pierre-Frédéric (2019) *Les intellectuels français et la guerre d'Espagne Une guerre civile par procuration*. Paris : Éditions du Félin.
- Fizazi, Mohammed (2021) « Spiritualité en engagement dans l'œuvre de François Mauriac. » [Dans : ] *Revue Internationale du Chercheur*. N° 2 ; 927–941.
- Maritain, Jacques (1937) « De la guerre sainte. » [Dans : ] *La Nouvelle Revue française*. N° 286 ; 21–37.
- Mauriac, François (1936) « Badajoz. » [Dans : ] *Le Figaro*. N° 231 ; 1.
- Mauriac, François (1936) « L'Internationale de la haine. » [Dans : ] *Le Figaro*. N° 207 ; 1.
- Mauriac, François (1937) « Pour le peuple basque. » [Dans : ] *Le Figaro*. N° 168 ; 1.
- Mauriac, François (1936) « Réponse de Torquemada. » [Dans : ] *Le Figaro*. N° 215 ; 1.
- Mesnard, Philippe (1999) « La guerre d'Espagne écrite par quatre écrivains français. » [Dans : ] *Tumultes*. N° 13, Dire la guerre (novembre 99) ; 23–39.
- Mounier, Emmanuel (1937) « Contre tous les fascismes. » [Dans : ] *Esprit*. N° 58 ; 649–650.
- Mounier, Emmanuel (1936) « Espagne, signe de contradiction. » [Dans : ] *Esprit*. N° 49 ; 1–3.
- Pierre Perez, Claude (2022) « Claudel, Roosevelt, l'Amérique et la guerre. » [Dans : ] *Commentaire*. N° 178 ; 349–354.
- Quantin, Henri, Michel Bressolette (2018) *Correspondance Maritain, Mauriac, Claudel, Bernanos Un catholique n'a pas d'alliés*. Paris : Les Éditions du Cerf.

frères de plume ou encore les aveux de l'admiration que portent Bernanos et Claudel envers l'auteur du *Christianisme et démocratie* le prouvent admirablement bien. La meilleure preuve en est assurément la lettre envoyée par le bienfaiteur des Juifs métropolitains au nouvel ambassadeur français auprès du Vatican où Claudel reconnaît en Maritain un frère avec qui il est « fier de partager notre foi commune » ou la réponse regorgeant de remerciements du grand revenant des États-Unis où Maritain dit toute son admiration pour les cris d'indignation claudéliens contre la Shoah (lettre de Claudel au Grand Rabbin de France du 24 décembre 1941) tout en soulignant que leurs dissentiments « sont bien oubliés dans la fraternité de la foi et de la douleur » (Quantin et Bressolette 2018 : 197).

Received:  
28.10.2024  
Reviewed:  
29.02.2025  
Accepted:  
10.12.2025

